

MARTINE THEVENOT

Promenade au fil des songes

*Du bon usage du verbe
et de la lenteur du temps*



Martine Thevenot

Promenade au fil des
songes

Du bon usage du verbe et de la lenteur du temps

© Martine Thevenot, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3046-5



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Quelques mots sur l'auteur

Martine Thevenot est née à Belley dans l'Ain. Elle a vécu successivement dans l'Yonne et en région parisienne puis elle est venue vivre aux portes de Genève pour des raisons d'ordre privé. Elle a mené une longue carrière au sein du système des Nations Unies (en propriété intellectuelle) durant laquelle elle a œuvré sans relâche à la représentation de ses compatriotes et à la défense de la francophonie. Elle continue d'y faire de nombreuses conférences. En 2015, elle a décidé de se consacrer pleinement à ses convictions et à ses passions littéraires. Elle dit aujourd'hui : « C'est peut-être parce que j'ai la littérature et la poésie que je peux me plonger de manière plus efficace et supportable parfois dans la réalité de ce que vivent certaines et certains ; le monde a bien besoin d'être plus heureux ; si on échoue à parvenir à le rendre comme tel, il nous reste le droit d'en rêver mais sans jamais cesser de persévérer à la tâche qui est la nôtre avec force et vigueur ».

ESSAIS

Du bon usage du verbe

C'est la plume légère et féconde sur la page déchirée, ce sont les flocons de neige qui éclatent sur l'asphalte, c'est la fleur dorée assoiffée, c'est le goût sucré teinté d'amertume, cela aurait pu être le mot heureux, cela aurait dû être le cadeau, ce fut la dague acérée, la parole malheureuse, l'affliction, en un mot, le verbe endommagé. « Faire ou ne pas faire », et pourquoi pas également « dire ou ne pas dire », ou du bon usage du verbe. Il pourrait être dit qu'aux voilures grandes déployées, les mots s'entrelacent dans l'esprit bien fait et que de son mauvais usage, le verbe et pas seulement lui, sombre dans de sinueux stigmates que le temps efface peu ou prou. Le langage, le mot, le verbe, lorsque nous sommes en possession de nos facultés, toujours à notre volonté s'arriment. Quel est le mouvement qui tend à en nous en faire faire tel ou tel usage ; dans tous les cas, la conscience et ainsi la responsabilité, cette responsabilité qui nous appartient et qui nous fait agir de telle manière face à une situation donnée, nous conduisant dans une direction qui, quoi qu'il en soit, est celle de notre choix. Mais le cas fut simple s'il n'était que la responsabilité est bien souvent partagée. Il eut fallu que l'être humain par nature ne soit pas affublé de faiblesse et de tentations. Peut-être est-ce là la véritable richesse, l'imperfection de l'homme qui offre la diversité, et agit en faveur du bannissement de la parole monolithique et de la pensée unique. Le bon usage de la parole, qu'est-ce donc à dire ? Approchons-nous de plus près des mots et l'on pourra observer qu'ils sont en réalité suaves, nous apprendrons que les dénaturer tend à les vulgariser, que les vider de leur essence les soustrait parfois de notre volonté et ont l'effet contraire à cette dernière. Ils sont nombreux, uniques, puissants. Ils recèlent le cœur de leur locuteur. Ils en ont l'âme. L'intention mal servie peut féconder le verbe honni sous les plus belles parures. La noblesse d'esprit le parera de l'éclat de pureté et l'œil de l'auditeur scintillera d'une couleur vive lorsqu'il aura plus de joie pour le recevoir que de peine pour l'oublier ; l'agiter avec force voix l'emportera sous de funestes horizons et aux larmes succéderont la rancune mais jamais l'oubli. Le mot, et c'est son paradoxe, est bien plus souvent oublié lorsqu'il est joli que lorsqu'il subit une distorsion. À ce moment, il inflige une empreinte indélébile dans la

mémoire car comme disait Nietzsche « seul ce qui fait mal est conservé dans la mémoire ». Ainsi il revient à dire qu'utiliser bien les mots, ne pas les banaliser, les respecter, aboutit à ne pas négliger son prochain. Rien ne doit être oublié en leur usage car même lorsqu'ils se mettent en retrait, ils ont le pouvoir de distiller l'essence même de la pensée profonde, celle qui n'a pas d'apparat. Ils restent le miroir de l'âme et nul habit des plus somptueux ne les fera mentir. Si la maîtrise du langage signifie la maîtrise de soi, il faut probablement pour ce faire prendre également en compte d'autres facteurs tels que le niveau d'instruction, l'éducation, la personnalité, l'histoire de vie, tous ces facteurs composant l'aptitude à accéder à la notion de responsabilité ; toutefois cela n'apparaît pas si certain car la capacité à la bonté n'a pas de frontière sociétale. Prenons, pour en faire la démonstration, l'extrait du livre d'Edouard Schuré Les grands initiés : « Entre ce roi, sur son char doré, entouré de ses guerriers, et ce « mouni » presque nu, n'ayant d'autres armes que sa pensée, sa parole et son regard, il y aura une lutte. Et le vainqueur formidable, ce ne sera pas le roi ; ce sera le solitaire, le mendiant décharné, parce qu'il aura la conscience et la volonté » ; la solitude n'est pas notre apanage, ni parfois l'humilité du discours qui pourrait être mise au service de la sagesse ; oui, la parole tient de la valeur morale et c'est ainsi que le verbe se fait outil au service des valeurs communes fondamentales à l'équilibre des rapports humains.

« On peut si on veut ramener tout l'art de vivre à un bon usage du langage », écrit Simone Weil, la philosophe française née en 1909. Cette citation est tout aussi controversée par le proverbe chinois « Ce ne sont pas ceux qui savent le mieux parler qui ont de meilleures choses à dire ». Cela n'est-il pas fascinant que d'observer ces deux quasi-oppositions ? Elles suggèrent en fait que la bonne utilisation du verbe puise ses sources dans des horizons divers et qu'à l'aide du bon sens, la « parole » sera rendue audible et deviendra un outil que l'on maniera avec un plaisir certain, celui qui est au fond du cœur et non celui qui est serti de faux diamants. Le verbe, de son étymologie grecque, logos, qui signifie parole ou suite de mots prononcés, est un des fondamentaux de la rhétorique soit de l'art de convaincre, avec le pathos, l'émotion, la séduction, l'empathie, et l'ethos, la

prestance, l'éthique. Sous couvert d'une légère digression en ce propos, s'agit-il bien de vouloir toujours convaincre ? Non, nous dit la vie. Le verbe s'étire du son jusqu'à la gestuelle mais aussi et c'est là qu'il se teinte de préciosité, le verbe se fait chair revêtant la robe de la raison, de la pureté.

Le verbe, du blanc et du noir, de la lumière et de l'ombre, du divin à la notion de logorrhée, long bavardage inutile ; de la douce et belle parole à « avoir le verbe haut ». De l'emphase à la tribune au mot timide susurré subrepticement. Lorsque le verbe s'orne de la noblesse de cœur, la sagesse n'est pas loin qui sait faire voguer paisiblement les uns et les autres ensemble : point d'orage ni de tempêtes, tout au plus quelques nuages. Nous pourrions et pourquoi ne pas le faire car finalement cela est bien plaisant et il serait inutile d'ignorer un instant de plaisir lorsque l'intention est bonne, nous pourrions donc emprunter les voies de l'imaginaire pour faire la démonstration de cette plus que jamais impérieuse nécessité du bon usage du verbe. Subodorons que le verbe est une eau si limpide que le baigneur en ses mouvements de brasse, dessine la grâce divine ; la lenteur du temps est propice à la rêverie que la moiteur aurait endolorie. Le paysage est beau, l'été s'est installé. Non loin de là surgit une vieille bâtisse grisâtre aux cheminées hautes crachant de noires fumées comme expiant la nature féconde. L'usine déverse lentement et insidieusement ses huiles lourdes et épaisses dans le courant de la belle rivière. C'est un tonnerre dans ce tableau, une tache indélébile qui éprouve le regard, une blessure qui meurtrit le peintre, une fuite certaine du baigneur. Il en va ainsi des effets du verbe. Douceur ou turpitude ? Aube ou crépuscule ? Ce qui pourrait être la bienfaisance envers notre interlocuteur, ce qui aurait pu être douceur et grâce, finalement se noie dans des méandres sans fond lorsque la parole et l'idée sont assombries. L'eau qui s'écoule vers de purs horizons : si la parole mesurée n'avait pour but universel que d'offrir la bonté, elle serait le message qui s'écoule avec limpidité. Ainsi elle n'irait ni tarir le cœur de l'auditeur, et encore moins celui du locuteur. Il est des contrastes qui construisent, il en est d'autres qui infligent la disgrâce ; la blessure n'appartient jamais uniquement qu'à l'autre et voici bien la peine ; pulsion ou volonté ? L'erreur annoncée. Le travail sur soi-même nous permet de n'oublier jamais cela et qu'avec force volonté, les choses peuvent changer.

Y travailler seul est rude, à plusieurs, c'est merveilleux. À quoi sert de rendre le verbe prolifique, la beauté est modeste et clairvoyante. Qu'il soit une discipline que l'on fait maître dans l'art de vivre. Victor Hugo disait : « l'austère vérité n'a plus de portes closes : tout verbe est déchiffré ». Sous les arcanes du non-dit se lit indéfectiblement la vérité. Ainsi le verbe n'usurpe jamais la pensée. Il serait opportun de poursuivre sur cette voie mais elle nous conduirait à la bonté suprême et cette dernière se passe de la parole. Les divergences, la diversité des sensibilités sont constructives ; ne les fuyons pas car elles illuminent le dialogue pour un monde meilleur.

Portons-les au cénacle car la guerre est plus facile à engendrer mais moins aisée à mener que la paix ; le bon mot doit être l'offrande au groupe et à soi-même, loin de la démesure. Écoutons aussi celui qui se tait, en son silence il transcende toute théorie qui se voudrait unique. Croyons-nous que le muet n'a rien à dire ? Il va bien au-delà des mots. Sommes-nous guidés en nos propos par le besoin ou l'envie d'ouvrir la porte ? Notre interlocuteur ne pourra apprendre ce qu'il y a à apprendre de nos propos que lorsqu'il aura acquis la confiance que nous distillons. Le message doit être clair et empreint de quiétude en son but. Une solution s'offre qui repose sur notre volonté : sincérité, loyauté, humilité. Toute cette prose aurait pu être de la simple théorie mais nous savons qu'il n'en est point. Le sujet ainsi abordé est une introduction à notre propre réflexion. J'aurais pu énoncer moult citations en référence à mon propos. J'ai voulu simplement féconder les mots et l'idée. La notion de responsabilité est primordiale dans l'usage que l'on fait du verbe car il y va de l'équilibre du groupe, de notre propre équilibre, mais surtout des relations interpersonnelles à l'heure où nous pourrions nous laisser aller à parler avec amour, tout simplement.

Rêverie inachevée d'une promeneuse solitaire

Que n'ai-je emprunté plus tôt les chemins de cette prose car elle généra au rythme des mots et à mon insu, un message empreint d'optimisme ou des bienfaits de la philosophie pour inciter au débat et faire progresser les idées de manière constructive au sein d'une société plurielle.

J'entends encore le craquement de ma plume sur la feuille de papier alors que mes professeurs m'enseignaient la littérature française et ses joyaux. Le temps s'est essoufflé depuis, et ma réflexion me susurre que fidèle serviteur de la langue française, j'avais eu raison au-delà du cursus académique de vouloir mieux connaître les philosophes des Lumières et le plus honni d'entre ses pairs, Jean-Jacques Rousseau.

Jean-Jacques Rousseau, illustre penseur qui repose au Panthéon face à son contradicteur non moins illustre, Monsieur Arouet dixit Voltaire ; comme si la controverse qu'il suscita de son vivant jusque dans l'éternité et les tréfonds de lui-même devait le condamner à côtoyer ses détracteurs.

L'histoire parfois teintée d'ironie ne devait-elle pas ainsi retenir la morale que l'ennemi d'aujourd'hui pouvait être le compagnon de demain ? Rousseau le solitaire, Rousseau le solidaire. L'humilié qui toujours vint au secours des victimes ; une déchirure du moi inéluctablement versée au bonheur de son prochain ; ou de la théorie de la nécessité du renoncement à soi-même pour éveiller notre regard à nos semblables. Ses promenades en solitaire dans la nature jamais ne l'éloignèrent de son prochain. Les révolutionnaires par notre homme inspirés, dénués d'ingratitude, portèrent au cénacle l'œuvre de l'illustre écrivain philosophe, ses cendres furent déposées au Panthéon.

« Je sentis avant de penser » disait-il, ou l'intelligence de l'homme blessé martelée par la foulditude de questionnements, la marque de l'autodidacte instruit par l'acuité de ses sens.

Musicien, botaniste, philosophe, érudit, esthète, non, un seul nom conviendrait pour le décrire : Jean-Jacques Rousseau ; les mots se tarissent